

## Faut-il brûler nos carnets d'adresses?

Guy Cloutier

Numéro 14, juin-juillet-août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, G. (1984). Faut-il brûler nos carnets d'adresses? *Nuit blanche*, (14), 4-4.



## FAUT-IL BRÛLER NOS CARNETS D'ADRESSES ?

**S**oit: vous venez de faire paraître un livre. Nouvelles, récit, poésie, roman. Qu'importe! L'important, c'est qu'il ne s'agisse pas d'un Harlequin, fût-ce sous le masque si peu opaque d'un Prix Robert-Cliche. Ce livre, donc, vous l'avez écrit, avec tout ce que cela signifie: rêve, passion, espoir, découragement, mais aussi discipline, travail sur soi et contre soi, angoisse, vanité, sans oublier, bien sûr, les sempiternels maux de dos. Cela vous aura pris un an, deux ans, trois ans même, peut-être plus, rarement moins. Ce livre, il va sans dire, vous souhaitez qu'il soit lu, à tout le moins que l'on sache qu'il existe. Best-seller de salon, de village, de coin de rue, best-seller de chapelle, de clan, d'école, best-seller municipal, national, international. À la limite, qu'il soit le best-seller d'un seul — mais combien véritable — lecteur. Pour ce faire, vous faites confiance à votre éditeur, aux ressources de votre carnet d'adresses ainsi qu'aux différents journalistes et chroniqueurs qui s'intéressent à la chose littéraire.

Il s'agit d'un premier livre. Alors, dans La-République-des-cordes-à-linge du Québec littéraire, vous n'avez pas vraiment ce que l'on pourrait appeler des ennemis. Enfin... quelques envieux peut-être, des collègues, des parents, des voi-



Le chemin de souffrance de l'auteur  
Dessin de J.J. Granville

sins, mais rien de vraiment sérieux. Mais vous avez l'avantage d'être une découverte et, par conséquent, d'être du matériel à prestige pour le chroniqueur qui aura su repérer dans l'inextricable feuillaison celle sur laquelle l'avenir de la littérature était inscrit en capitales.

Ou alors, il s'agit de votre deuxième, troisième ou dixième publication. Alors vous savez, qu'avec le temps, l'ivoire des envies et des mesquineries s'est aiguisé. Vous en portez encore les stigmates (si vous êtes poète) ou les cicatrices dans le coin gauche de votre coeur, dans le ring de votre mémoire. Mais, là encore, rien de sérieux: une mauvaise critique au *Book-Club*, un silence méprisant dans *Lettres québécoises*, au pis un articulet incendiaire dans *Spirale*, dans *Liberté* ou dans

*L'Écho d'Outremont* (celui-ci vous le conservez précieusement parce qu'il date du temps où l'on en publiait une édition nationale sous le titre du *Devoir*). Finalement, à la bourse des carnets d'adresses, tout s'équivaut: j'échange un Vasseur-Cotnoir-Malenfant contre un Népveu, je retiens un Hébert, je multiplie par un Martel... Enfin bref, vous savez ce que c'est un carnet d'adresses!

Mais voilà que, passé cette première agitation, le silence s'installe. Il n'y a pourtant pas de raison, le service de presse a été bien fait. La télévision? les journaux? *La Presse?* *Le Soleil?* Vous vous inquiétez, vous sortez les gros mots: «compétence! responsabilité! C'est pas les sports, ni le tourisme! Je n'ai donc pas à lui payer son billet d'avion et son hôtel!» Non, vous ne comprenez pas! Les enjeux? Les intérêts? Vous ne comprenez pas que le Québec vient de vivre une profonde mutation culturelle. On n'est plus à l'ère artisanale de l'écrivain et de l'éditeur. Votre carnet d'adresses est périmé. Le coeur de la machine s'est déplacé. Avant de tomber entre les mains des lecteurs, votre livre doit maintenant payer tribut à celles qui écrivent véritablement la culture québécoise.

Au fait... votre livre, chez quelle attachée de presse l'avez-vous fait paraître? ■